ÉDITION ILLUSTRÉE

Simon

L’homme du Bien absolu

Kagambega Ivan Maria



Roman-photo · Collection Kimosiris

Édition numérique prête à l’impression

Repères de lecture

Avant le récit	3
L'Enfant du Bénitier	4
Le Collège des Frères et les Autres Dieux	8
Le Lycée, la Forêt et les Invisibles	12
La Rencontre avec Konan Brou Lazare	16
L'Université et le Choc des Mondes	20
L'Inde — Le Voyage de la Rupture	24
Fatoumata	27
Le Grand Tiraillement	31
La Clairière Intérieure	35
L'Homme Responsable et le Bien Vécu	38
Le Thérapeute de l'Âme	41
La Foi Acceptée	45
Épilogue	50
À propos de l’auteur	53

Ouverture

Avant le récit

S I M O N

Kouamé Étienne Jean-Marc

L'homme du Bien absolu

Un roman ivoirien

Dédicace

À Abidjan, ville aux mille visages qui forge des hommes

sans leur demander la permission.

À tous ceux qui ont prié dans les temples

et entendu le silence leur répondre autrement.

À Fatoumata. À toutes les Fatoumata du monde.

« Celui qui cherche la vérité ne doit pas choisir

son chemin d'après la foule. »

— Vieux proverbe akan

« L'amour est. Il n'attend pas de réponse. »

— Konan Brou Lazare, Les Feux de la Lagune

Avant-propos

— □ —

Ce livre est né un matin de novembre à Yopougon.

Un homme était assis dans sa cour, sous un manguier dont les racines soulevaient les carreaux depuis des années, et il regardait le ciel entre les branches. Ses enfants dormaient encore. Sa femme priait dans la pièce du fond. Et lui — Simon Kouamé Étienne Jean-Marc, catholique de naissance, chercheur de vérité par tempérament — se demandait, pour la millième fois, si Dieu et le Bien étaient la même chose, et si l'amour que l'on nomme et l'amour que l'on vit étaient le même amour.

Ce livre ne répond pas à ces questions. Il les accompagne. Il raconte la vie d'un homme qui a refusé les réponses faciles — refusé de choisir entre la croix et le gris-gris, entre l'Église et la rue, entre la foi héritée et la pensée libre — et qui a fini par construire, au prix de beaucoup d'erreurs et de quelques victoires, une façon d'être au monde qui lui appartient.

Si vous avez déjà prié et douté dans le même souffle, ce récit est pour vous.

Chapitre 1

L'Enfant du Bénitier



Chapitre 1
L'Enfant du Bénitier
Koumassi, les premières lumières
— □ —
Simon Kouamé Étienne Jean-Marc vit le jour en octobre, un vendredi matin, dans la maternité du quartier Koumassi, à Abidjan.
Sa naissance coïncida, au grand amusement de la sage-femme, avec le son des cloches de l'église Sainte-Marie qui sonnaient l'angélus. « Ce garçon est né pour l'Église », dit-elle à la mère épuisée en lui tendant le nourrisson. La mère, Adjoua Bénédicte Kouamé — femme petite aux mains larges, chantant la chorale depuis l'âge de quinze ans — hocha la tête et dit simplement : « Que Dieu décide. »

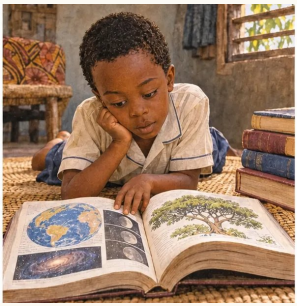


Son père, Kouamé Étienne, était comptable dans une société d'import-export du Plateau. Homme méthodique, droit, peu loquace, catholique avec une conviction tranquille qui ne s'embarrassait pas d'ornements. Il accrochait un crucifix dans chaque pièce de la maison, allait à la messe chaque dimanche avec la ponctualité d'un fonctionnaire vertueux, et estimait que la foi n'avait pas besoin d'être expliquée pour être vraie.



Koumassi, c'était leur monde. Ce quartier d'Abidjan à la fois populaire et mixte, où des familles baoule, dioula, bété et gouro voisinaient sans se mélanger tout à fait, où les odeurs de soupe kedjenou et d'attiéké se disputaient l'espace avec celles du foutou d'igname et du riz gras. Un quartier où les églises catholiques, évangéliques et les mosquées se regardaient à travers les ruelles sans hostilité déclarée, chacune convaincue d'avoir la meilleure adresse pour l'éternité.

Simon fut le deuxième enfant. Sa sœur aînée, Affoué Marie-Reine, avait quatre ans et considérait ce nouveau venu avec la méfiance raisonnée d'une aînée qui voit son empire partagé. Elle finit par l'adopter quand elle comprit qu'il l'écoutait avec une attention inhabituelle pour un bébé — les yeux grands ouverts, la tête légèrement penchée, comme s'il prenait des notes.



Dès ses premières années, Simon montra ce qui allait définir toute sa vie : une curiosité qui ne se laissait pas contenter par les réponses habituelles.



À cinq ans, il demanda à son père pourquoi l'eau bénite était différente de l'eau du robinet puisqu'elles semblaient identiques.
Kouamé Étienne répondit que la différence était invisible à l'œil mais réelle pour l'âme.
Simon réfléchit longuement, puis demanda : « Est-ce que l'âme a des yeux ? »
Son père le regarda comme s'il venait de poser une question qui n'était pas dans le programme, puis lui dit d'aller jouer dehors.



L'école primaire catholique Notre-Dame de Koumassi accueillit Simon à six ans. Il y fut heureux — dans les structures, les rituels, les prières collectives qui donnaient à la journée un cadre que son tempérament ordré appréciait. Il aimait les messes du matin où l'encens montait lentement dans la lumière des vitraux importés d'Europe. Il aimait les chants en latin que sa mère lui avait appris et qu'il répétait sans comprendre les mots mais en sentant que quelque chose dans le son lui-même portait quelque chose de vrai.



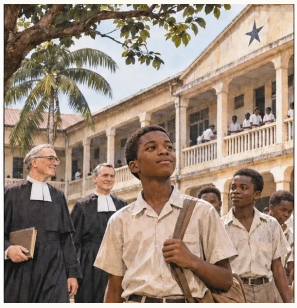
Il était bon élève. Excellent, même — mais avec cette qualité particulière des enfants qui ne récitent pas mais pensent vraiment. Ses maîtres notaient que ses réponses avaient souvent un angle inattendu, pas faux, mais décalé — comme s'il avait regardé la question d'un côté que les autres n'avaient pas considéré.



Sa maîtresse de CM1, Madame Adjoua Koffi, nota dans le carnet scolaire de fin d'année : « Simon est un enfant d'une intelligence remarquable. Il sera soit un grand chrétien, soit un grand questionneur. Peut-être les deux. »
Elle avait raison sur toute la ligne.
— □ —

Chapitre 2

Le Collège des Frères et les Autres Dieux



Chapitre 2
Le Collège des Frères et les Autres Dieux
Là où le monde se complique
— □ —
Le Collège Catholique Saint-Augustin de Koumassi était une institution sérieuse. Fondé par des Frères de La Salle dans les années cinquante, il avait formé des générations de fonctionnaires, de médecins et d'avocats ivoiriens. Ses murs blancs, ses jardins entretenus, ses couloirs sonores où les chaussures des élèves claquaient avec discipline — tout ici respirait un ordre qui contrastait avec l'agitation joyeuse du quartier environnant.

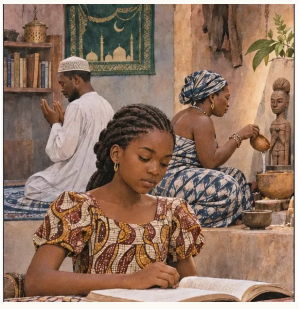


Simon y entra en sixième avec le sentiment que sa place y était naturelle. Il connaissait les prières, les gestes, les codes. Il était chez lui. Mais Saint-Augustin réservait une surprise que l'école primaire n'avait pas préparée : la rencontre avec ceux qui n'étaient pas comme lui. Il y avait Mamadou Coulibaly — dioula, musulman pratiquant, fils d'un commerçant de la rue du Commerce, qui faisait sa prière de l'après-midi dans un coin discret de la cour avec une régularité et une concentration que Simon trouvait à la fois étrangères et admirables. Mamadou était brillant — premier de la classe en mathématiques, calme, avec un sens de l'humour sec qui surgissait aux moments inattendus.

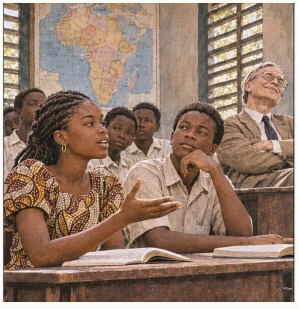


— Tu pries Dieu et moi j'adore Allah, dit-il à Simon lors de leur première vraie conversation, assis sur les marches de la cantine. C'est le même ou pas ?

Simon réfléchit.
— Les prêtres disent que c'est pas pareil.
— Et les imams disent la même chose de leur côté.
— Alors qui a raison ?
— Peut-être qu'on pose mal la question, dit Mamadou en croquant son beignet comme si le sujet était réglé.
Cette réponse resta longtemps dans la tête de Simon.



Il y avait aussi Bintou Traoré — fille d'un fonctionnaire guinéen et d'une mère ivoirienne bété — qui avait grandi dans une maison où coexistaient l'Islam du père et les pratiques traditionnelles de la mère, sans que personne ne juge que les deux étaient contradictoires. Elle avait une façon de parler des esprits des ancêtres avec la même désinvolture naturaliste que Simon utilisait pour parler du Saint-Esprit — comme si le surnaturel était simplement une autre couche du réel, visible à ceux qui savaient regarder.



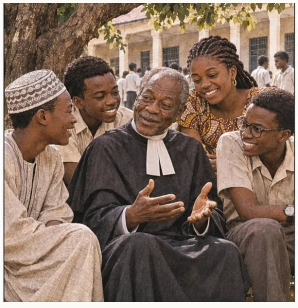
— Chez nous, dit-elle un jour lors d'un cours de géographie où le professeur avait abordé les religions africaines avec une distance condescendante, l'ancêtre ne disparaît pas. Il change d'état. Comme l'eau qui devient vapeur.
Le professeur avait tourné la chose en plaisanterie. Simon, lui, avait noté l'image dans un coin de sa mémoire.



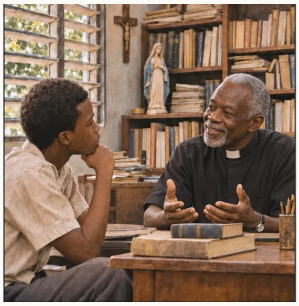
Et puis il y avait Kouadio Bertin — appelé « Bertin » par tout le monde — fils d'un pasteur évangélique de Yopougon, qui priait avec une intensité que Simon trouvait presque effrayante. Bertin priait à voix haute, avec des mots spontanés, un corps qui oscillait légèrement, une conviction qui n'avait rien de la discipline rituelle catholique mais quelque chose d'une vivacité que Simon ne savait pas si l'Église lui donnait.



— Pourquoi vous avez besoin de l'encens et des statues pour prier ? demanda Bertin un jour, sans agressivité, avec une vraie curiosité. Mon père dit que Dieu entend directement.
— Le rituel, c'est un langage, répondit Simon — en empruntant inconsciemment une formule du père Assemien, l'aumônier du collège. Quand tu parles à quelqu'un que tu respectes, tu t'habilles bien. La liturgie, c'est s'habiller pour Dieu.
Bertin trouva la réponse intéressante mais pas tout à fait convaincante.



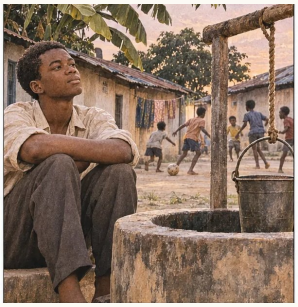
Ces trois-là — Mamadou, Bintou, Bertin — devinrent ses amis proches. Une constellation improbable que les adultes regardaient avec un mélange d'amusement et d'inquiétude, car ce type d'amitié inter-confessionnelle ne correspondait pas aux rangements habituels.
Le père Assemien, l'aumônier — un prêtre ebrié d'une soixantaine d'années, cultivé, qui avait fait de la théologie à Rome et était revenu à Abidjan avec plus de questions que de certitudes — prit Simon sous son aile dès la quatrième.



Ce n'était pas un directeur de conscience au sens autoritaire. C'était quelqu'un qui conversait. Ils se retrouvaient parfois le jeudi après les cours, dans le petit bureau encombré de livres de l'aumônerie, et parlaient. De Dieu. De la foi. De l'Afrique et du christianisme importé des colonisateurs. De la question — épineuse, que Simon était le seul élève à poser — de savoir si la religion traditionnelle baoule de ses grands-parents était inférieure à la foi catholique ou simplement différente.



— Mon fils, dit le père Assemien lors d'une de ces conversations, Dieu est plus grand que toutes les Églises réunies. Ce serait une erreur de théologie de croire que le Très-Haut est à l'étroit dans nos catéchismes.
Simon hocha la tête.
— Mais alors pourquoi l'Église dit qu'elle est la seule vraie ?



— Elle dit qu'elle détient la plénitude de la révélation. Ce n'est pas la même chose que d'être la seule. L'eau du puits est de l'eau. L'eau de la source aussi. L'eau du fleuve aussi. Laquelle est la vraie eau ?
Simon rentra chez lui ce soir-là et s'assit longtemps dans la cour, à regarder les enfants jouer dans la ruelle, en pensant à l'eau du puits et à l'eau du fleuve.



Il avait treize ans et quelque chose d'essentiel avait commencé.
— □ —

Chapitre 3

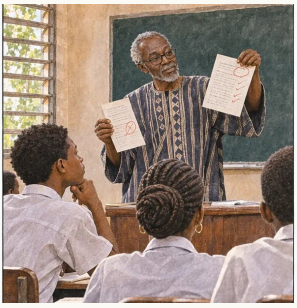
Le Lycée, la Forêt et les Invisibles



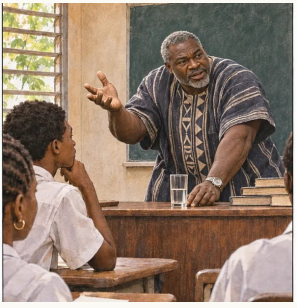
Chapitre 3
Le Lycée, la Forêt et les Invisibles
Abidjan — Abengourou — Grand-Lahou
— □ —
Le lycée Sainte-Marie d'Abidjan, où Simon entra en seconde, était un monde plus ouvert encore. Plus de deux mille élèves. Des professeurs venus de toute la Côte d'Ivoire — et quelques-uns du Mali, du Sénégal, du Cameroun. Une vie de cour ébullionnante où se brassaient les langues, les accents, les opinions et les ambitions. Simon s'y épanouit d'une façon nouvelle — non plus comme l'élève sérieux d'une école feutrée, mais comme un jeune homme qui commençait à sentir que le monde était immense et que sa connaissance de ce monde était encore infime.



Ce fut là qu'il rencontra Konan Brou Lazare. Konan Brou Lazare — « Lazare » pour les intimes — était professeur de philosophie. Un homme d'une cinquantaine d'années, originaire de Dimbokro, au corps massif et à la voix grave, qui entrait dans une salle de classe comme on entre dans un ring — avec la certitude que ce qui allait se passer méritait toute l'énergie disponible. Il ne donnait pas des cours. Il provoquait des rencontres — entre les élèves et les idées, entre les idées et la vie.



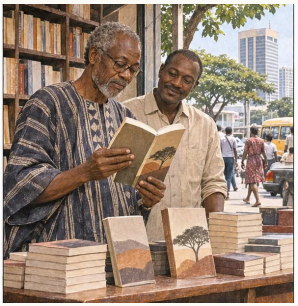
Sa réputation le précédait : ses élèves avaient des notes étranges — soit très hautes, soit très basses, jamais vraiment moyennes. Ceux qui jouaient le jeu de la vraie réflexion étaient récompensés. Ceux qui cherchaient à réciter sans penser repartaient avec des copies couvertes de questions rouges.



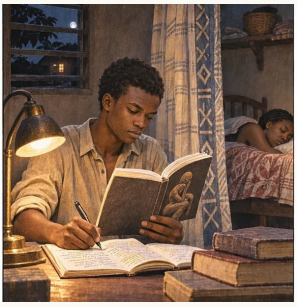
Lors du premier cours, il avait posé sur la table un verre d'eau et demandé :
— Ce verre est-il à moitié plein ou à moitié vide ?
Des mains s'étaient levées avec des réponses habituelles. Il les avait écoutées, puis il avait dit :
— Ces deux réponses sont correctes. Mais elles répondent à la mauvaise question. La vraie question est : pourquoi avez-vous besoin de savoir ? Qu'est-ce que la réponse change dans votre vie ?
Silence.
— La philosophie, dit-il en s'asseyant sur le bord de son bureau, n'est pas une collection de réponses à mémoriser. C'est une façon d'apprendre à poser les bonnes questions. Et poser la bonne question, mes amis, c'est souvent plus difficile et plus utile que trouver la réponse.



Simon nota cette phrase dans son cahier, l'entoura deux fois, et ne l'oublia jamais.



Lazare avait aussi écrit des livres. Des essais philosophiques publiés par une petite maison d'édition d'Abidjan — pas célèbres, mais circulant dans les cercles cultivés de la ville. Son livre le plus connu s'appelait Les Feux de la Lagune — un essai sur l'amour, le Bien et la liberté morale, écrit dans un langage qui n'était pas académique mais personnel, charnel, ancré dans la réalité ivoirienne. Il y parlait de sa propre expérience — fils d'une famille catholique du Centre, marié à une femme dioula, père de trois enfants que la modernité d'Abidjan bousculait dans des directions qu'il n'avait pas prévues.



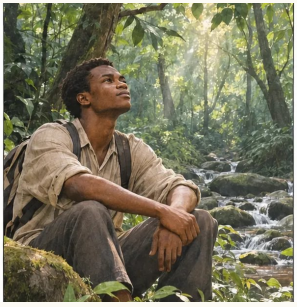
Simon lut ce livre en une nuit, assis sous la lampe de chevet pendant que sa sœur Affoué dormait de l'autre côté du rideau qui séparait leurs espaces. Il soulignait, annotait, revint en arrière, fut secoué par des passages qui semblaient avoir été écrits pour lui.
« L'amour est, » écrivait Lazare. « Il n'a pas besoin de complément. Le jour où tu ajoutes une condition — j'aime si, j'aime parce que — tu as quitté l'amour et tu es entré dans le commerce. L'amour vrai est sans clause. Il existe ou il n'existe pas. »



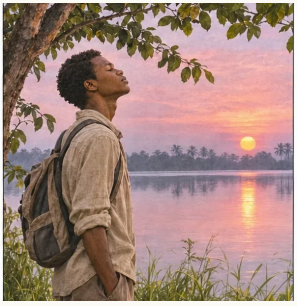
Et plus loin : « Le Bien n'est pas une loi. C'est une nature. L'homme qui fait le bien par peur de l'enfer fait du commerce avec Dieu. L'homme qui fait le bien parce qu'il a compris que le Bien est le seul sens de la vie — celui-là est libre. »
Ces deux idées — l'amour sans condition et le Bien sans contrainte — devinrent les pôles magnétiques de toute la pensée de Simon.



Ce fut aussi au lycée qu'il découvrit la nature comme espace spirituel.
Un professeur de sciences naturelles — Monsieur Assi Koffi, originaire de la région du Bas-Sassandra, passionné de botanique et d'ornithologie — organisait des sorties le samedi matin. Simon commença à les suivre : des excursions dans la forêt classée du Banco, à la limite nord d'Abidjan, ou parfois des weekends à Abengourou ou à Grand-Lahou.



Ces sorties lui révélèrent quelque chose que les livres n'avaient pas réussi à lui dire. La forêt ivoirienne — dense, bruyante, humide, traversée de lumières obliques — portait une présence que Simon ne savait pas nommer mais qu'il reconnaissait. Non pas une présence effrayante, pas les « génies de la brousse » dont parlaient les vieux avec crainte. Quelque chose de calme et d'immense qui rendait ses propres préoccupations à leur juste proportion.



À Grand-Lahou, debout au bord de la lagune à l'aurore — le ciel passant du noir au rose sur l'eau immobile — il ressentit pour la première fois ce que les mystiques appelaient l'expérience du sacré sans intermédiaire. Pas Dieu tel qu'on le décrivait à la messe. Mais quelque chose qui méritait ce nom et dont la messe n'était peut-être qu'une traduction parmi d'autres.



Il rentra de ce voyage différent. Sa mère le regarda et dit simplement :
— Tu as l'air de quelqu'un qui a vu quelque chose.
— Je ne suis pas sûr de ce que j'ai vu, Maman.
— Alors prie pour que ça devienne clair.
Il pria. Et attendit.
— □ —

Chapitre 4

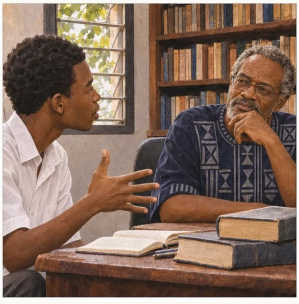
La Rencontre avec Konan Brou Lazare



Chapitre 4
La Rencontre avec Konan Brou Lazare
Le maître et la pensée dangereuse
— □ —
Simon n'eut pas à attendre longtemps avant que les choses deviennent plus claires.
En terminale, il osa frapper à la porte du bureau de Lazare après un cours particulièrement intense sur Spinoza. Le professeur leva les yeux de ses papiers, le regarda une seconde, et dit :



— Tu veux continuer la conversation. Assieds-toi.
Ce fut la première d'une longue série de conversations qui se tinrent dans ce bureau — un espace encombré de livres empilés sans ordre apparent mais dans lequel Lazare retrouvait n'importe quel volume en dix secondes, ce qui semblait à Simon une forme de magie. Les conversations débordaient parfois dans un maquis voisin du lycée, où Lazare commandait invariablement du café chaud et de l'alloco, et où ils parlaient pendant des heures en regardant la rue d'Abidjan s'agiter devant eux.



Lazare n'enseignait pas dans le sens descendant du terme. Il pensait à voix haute et attendait que Simon pense aussi. Il confrontait, résistait, posait des objections même quand Simon avait raison — pour tester si la conviction était profonde ou superficielle.



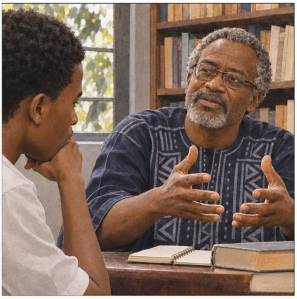
Sur la religion, il était précis :
— Je suis catholique, dit-il un jour. Pratiquant, même. Mais je ne suis pas naïf. L'Église que j'aime n'est pas l'institution avec ses scandales et ses stratégies de pouvoir. C'est la tradition spirituelle — les mystiques, les saints, les gens qui ont vraiment cherché Dieu et l'ont trouvé dans leur chair. Ces gens-là, je les respecte. Ceux qui utilisent la religion pour dominer les autres — eux, je les mets dans une autre catégorie.



— Mais vous pouvez séparer les deux ? demanda Simon.
— Il faut. Sinon on jette le bébé avec l'eau du bain. La foi de ta mère qui chante dans la chorale — c'est réel. Le cardinal qui signe des contrats avec des hommes d'affaires — c'est autre chose. Ne les confonds pas.
Sur le Bien, Lazare était radical :



— La vraie question morale n'est pas « qu'est-ce que Dieu m'ordonne ? » Elle est « qu'est-ce que je ferais si personne ne me regardait, si Dieu n'existait pas, si aucune punition n'était possible ? » Si tu fais le bien uniquement par peur des conséquences, tu n'as pas de morale — tu as de la stratégie.



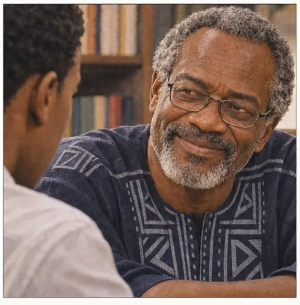
— Mais sans la peur de Dieu, comment les gens font le bien ?
— Par compréhension. Quand tu comprends vraiment — dans les os, pas dans la tête — que faire du mal à l'autre te fait mal à toi, que nous sommes liés dans la même vie, alors tu n'as plus besoin de règle externe. La règle est en toi. C'est ça que les grandes traditions spirituelles cherchent à enseigner. Pas la soumission. La compréhension.



— Et l'amour ?
Lazare posa sa tasse de café. Il regarda Simon avec une intensité différente.
— L'amour est la forme la plus haute de cette compréhension. Quand tu aimes vraiment quelqu'un — pas tu as besoin d'eux, pas tu en es dépendant, mais tu les vois vraiment tels qu'ils sont et tu veux leur bien sans condition — à ce moment-là, tu comprends quelque chose que la philosophie peut pointer mais pas atteindre. C'est pour ça que les mystiques de toutes les traditions finissent toujours par parler d'amour.



Simon pensa à ses parents. À la façon dont son père aimait sa mère — sans grands gestes, sans déclarations, mais avec une constance qui ne vacillait pas. Était-ce de l'amour tel que Lazare le définissait ? Ou de l'habitude ? De la fidélité ? Comment faire la différence ?



— Vous avez une femme, dit-il. Vous l'aimez comment ?
Lazare rit — un rire court, vrai, un peu surpris.
— C'est la meilleure question que tu m'aies posée. Et la plus difficile. J'essaie. Certains jours mieux que d'autres. L'amour comme je le comprends n'est pas un état qu'on atteint. C'est une pratique qu'on reprend chaque matin.



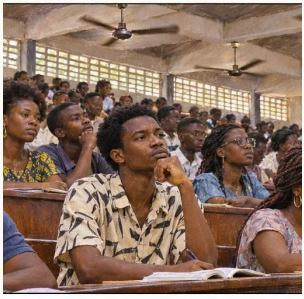
Simon nota cette phrase. Il la relirait des centaines de fois.
En juin de sa terminale, Simon obtint son baccalauréat — série Lettres et Philosophie — avec mention Bien. Lazare lui serra la main dans la cour du lycée, le jour des résultats, et dit :



— Tu commences, jeune homme. Tu ne fais que commencer.
— Qu'est-ce qui commence ?
— La question que tu porteras toute ta vie. Et qui fera de toi quelqu'un d'utile.
— □ —

Chapitre 5

L'Université et le Choc des Mondes



Chapitre 5
L'Université et le Choc des Mondes
Cocody — Treichville — les bords du monde connu
— □ —
L'Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody était un continent à elle seule.
Trente mille étudiants. Des amphis bondés où les voix résonnaient et les ventilateurs tournaient dans le bruit. Des couloirs où s'entrechoquaient le français, le dioula, le baoulé, le bété, l'anglais des étudiants du Ghana voisin et les dialectes de dix pays de la sous-région. Une université qui ressemblait à l'Afrique — complexe, surchargée, débordante de vie et mal équipée pour la contenir.
Simon y entra en Lettres et Sciences Humaines, orientation Philosophie, avec l'idée de trouver dans l'académie ce que les lycée avaient commencé à lui ouvrir. Il trouva autre chose — quelque chose de plus brut, de plus difficile, et finalement de plus formateur.



Il y avait Professeur Ahizi Konan — spécialiste de philosophie africaine, auteur d'une thèse monumentale sur les systèmes de pensée akan. Un homme petit et précis qui brisait le mythe que la philosophie avait commencé en Grèce avec une efficacité tranquille et documentée. Il montrait comment les sociétés akan, yoruba, bantu avaient développé des systèmes éthiques et métaphysiques sophistiqués bien avant le contact avec l'Occident. Ces cours déconcertèrent Simon — non pas parce qu'ils lui semblaient faux, mais parce qu'ils remettaient en question quelque chose de plus profond : l'idée que le catholicisme était arrivé en Afrique avec la vérité dans ses valises.



— Si nos ancêtres avaient déjà une pensée du Bien, du sacré et de la communauté, dit le professeur Ahizi un jour, alors le missionnaire n'est pas venu apporter la lumière dans les ténèbres. Il est venu proposer une autre lampe dans une maison qui avait déjà un feu. La question — la vraie question théologique — est de savoir si les deux feux peuvent coexister ou si l'un doit éteindre l'autre.

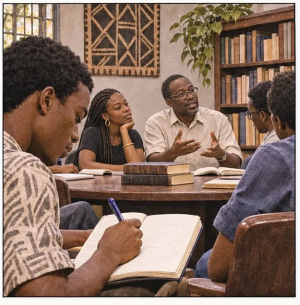
Simon pensa au père Assemien et à sa métaphore de l'eau. Il pensa à sa grand-mère maternelle — Adjoua Aya — qui allait à la messe le dimanche matin et versait une libation pour les ancêtres le dimanche soir, sans que personne dans la famille n'ose lui dire que les deux étaient incompatibles.



Il y avait aussi Kakou Angèle — étudiante en troisième année, activiste des droits des femmes, dioula de père et bété de mère, qui ne croyait en rien d'institutionnel mais avait pour les gens une façon d'être présente qui était, selon Simon, une forme d'amour aussi réelle que n'importe quelle liturgie. Elle était souvent entourée d'étudiants en difficulté qu'elle aidait — notes, papiers administratifs, problèmes de logement — avec une générosité bruyante et sans calcul.



— Tu crois en quoi ? lui demanda Simon lors de leur première conversation sérieuse.
— En rien d'écrit, dit-elle. En tout ce qui bouge. Les gens, la vie, la solidarité. Dieu peut exister ou pas — ça ne change pas ce que j'ai à faire.
— Ça ne te manque pas, de ne pas croire ?
Elle le regarda comme si la question était originale.
— Manquer comment ? Je suis pleine. Je n'ai pas de place vide que Dieu doit remplir. Peut-être que c'est ça, la grâce — être tellement présent à ce qui est là qu'on n'a pas besoin de ce qui n'est pas là.

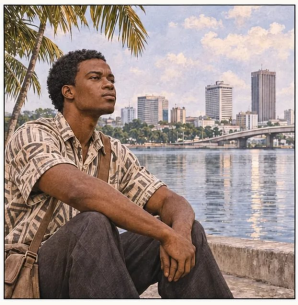


Simon nota cette phrase dans son cahier, la croix surmontant le titre du chapitre, ce qui lui sembla juste.
Il y avait enfin le cercle du Professeur N'Dri Kouassi — un groupe de réflexion philosophique qui se réunissait deux jeudi par mois dans une salle de l'université et accueillait des étudiants, des professeurs et des intellectuels de la ville. On y lisait et discutait des textes — Africains et non-Africains, anciens et contemporains. On n'avait pas de doctrine commune sauf une règle : toute affirmation devait être défendable par celui qui la faisait. Personne ne parlait au nom d'une autorité. On pensait ensemble.



Simon trouva dans ce cercle une maison intellectuelle qu'il n'avait pas su jusqu'ici qu'il cherchait. Il n'était pas le seul catholique du groupe — mais sa façon de défendre la foi sans dogmatisme et de critiquer l'institution sans rejeter la tradition lui valut une place respectée, y compris auprès de ceux qui ne partageaient pas sa croyance.

Les années de fac passèrent vite et densément. Simon obtint sa licence, puis sa maîtrise, avec un mémoire sur « Le Bien et la liberté morale dans la philosophie africaine contemporaine — lecture croisée d'Ahizi Konan et de la mystique chrétienne africaine ». Son directeur de mémoire — le professeur Ahizi lui-même — déclara que c'était « le travail le plus original qu'il avait encadré depuis dix ans. »



Simon avait vingt-quatre ans. Il n'avait pas encore voyagé hors de Côte d'Ivoire.

Mais tout cela allait changer.

— □ —

Chapitre 6

L'Inde — Le Voyage de la Rupture



Chapitre 6
L'Inde — Le Voyage de la Rupture
Quand la Côte d'Ivoire devient petite
— ☐ —
C'est Lazare — qu'il continuait de voir régulièrement, le lien ne s'était jamais rompu — qui rendit le voyage possible.
Un ami de Lazare, professeur de philosophie à Pondichéry en Inde du Sud, organisait chaque année un séminaire international de jeunes philosophes africains et asiatiques. Lazare recommanda Simon avec une lettre qui, dit-il après, « ne laissait pas le choix de refuser ». Une bourse fut accordée. Simon obtint son passeport pour la première fois de sa vie et s'envola d'Abidjan pour Chennai via Paris avec un sac à dos, quatre cahiers vierges et une boule dans le ventre.



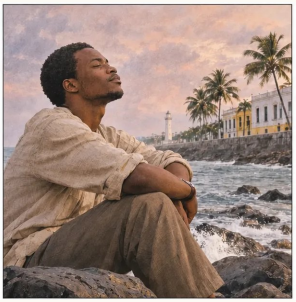
L'Inde fut un choc frontal.
Pas un choc désagréable — un choc au sens physique du terme, comme quand un corps en mouvement rencontre un autre corps en mouvement et que les deux sont modifiés par la collision. Pondichéry, cette ancienne colonie française au bord de l'océan Indien, était une ville qui portait dans ses ruelles une multiplicité de temples, d'ashrams, de mosquées et d'églises qui coexistaient dans une promiscuité que Simon n'avait jamais vue même dans le Koumassi pluriel de son enfance.



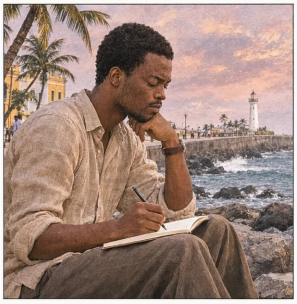
Le séminaire dura trois semaines. Simon y rencontra des philosophes du Sénégal, du Kenya, du Nigeria, de l'Inde, du Sri Lanka, du Japon. Des gens qui pensaient depuis des traditions radicalement différentes et qui avaient pourtant, sous les différences de langue et de cadre, des questions communes. La souffrance. La liberté. Le sens de l'existence. La nature du Bien.
Il y avait Amara Diallo — philosophe sénégalais, spécialiste du soufisme — qui lui parla de la tradition mystique islamique avec une beauté qui le troubla. Rumi, le poète persan du XIIIe siècle, qui avait écrit sur l'amour divin avec une sensualité qui n'avait rien de la sécheresse dogmatique. La notion de Fana — la dissolution du moi dans l'amour divin — qui rejoignait ce que les mystiques chrétiens appelaient l'union à Dieu.



Il y avait Priya Menon — philosophe indienne, spécialiste du Vedanta — qui lui expliqua que dans sa tradition, Dieu n'était pas une personne extérieure au monde mais la conscience même dans laquelle tout existait. « Quand tu dis "je suis", dit-elle, le "je suis" sans qualificatif — pas "je suis Simon", pas "je suis chrétien", juste "je suis" — c'est la présence de l'Absolu dans ta propre conscience. »



Simon écouta pendant des heures. Il posait des questions. Il résistait. Il cherchait des contradictions.
Un soir, assis sur la plage de Pondichéry face à l'océan Indien, il comprit quelque chose qu'il ne sut pas tout de suite exprimer mais qui se déposa en lui comme une pierre dans l'eau — lentement, jusqu'au fond.
Il comprit que la vérité spirituelle qu'il cherchait ne pouvait appartenir à personne. Pas à l'Église catholique. Pas à l'Islam. Pas au Vedanta. Pas à la tradition baoule de ses ancêtres. Chacune de ces traditions en tenait une partie — une partie réelle, précieuse, qui méritait respect et étude. Mais prétendre qu'une seule détenait tout était soit de la naïveté soit de la politique.



Ce n'était pas une pensée relativiste — il ne croyait pas que toutes les vérités se valaient ou que le Bien était subjectif. Il croyait au contraire que le Bien était objectif, réel, universel — mais que l'humanité en avait trouvé différentes portes d'entrée.



Il rentra en Côte d'Ivoire trois semaines après son départ.
L'avion atterrit à Félix Houphouët-Boigny en fin d'après-midi. Quand il sortit de l'aéroport et que l'air chaud et humide d'Abidjan l'enveloppa — cette chaleur particulière, un peu lourde, chargée de toutes les odeurs de la ville — il eut envie de pleurer. Non de tristesse. De reconnaissance. C'était chez lui. Et il le voyait différemment maintenant.



Lazare l'attendait au parking. Il le regarda descendre de la voiture du taxi avec son grand sac à dos, le jaugea en deux secondes, et dit :
— Tu es revenu avec plus de questions.
— Beaucoup plus.
— Bien. C'est signe que tu as vraiment regardé.
— □ —

Chapitre 7

Fatoumata



Chapitre 7
Fatoumata
L'amour comme on ne l'attendait pas
— □ —
Il la rencontra lors d'une cérémonie de soutenance de thèse à l'université de Cocody, dans le public — elle n'était ni l'impétrante ni le jury, mais une amie de la famille du directeur de thèse, venue par politesse et qui regardait les débats académiques avec une attention tranquille qui n'était pas de la politesse feinte.



Fatoumata Bamba. Fille d'un médecin dioula de Bouaké et d'une mère malinké de Sikasso au Mali, élevée à Abidjan depuis l'âge de huit ans, catholique convertie — sa mère était née musulmane et son père avait suivi sa propre voie, quelque part entre l'Islam de tradition et une spiritualité personnelle qu'il ne classifiait pas. Fatoumata avait grandi dans cet espace de liberté confessionnelle et avait choisi le baptême à vingt ans, non pas par conformisme mais par conviction, après un long chemin qu'elle décrivait comme « une conversation avec moi-même qui a fini par avoir une réponse. »



Elle travaillait comme puéricultrice dans un centre de santé de Treichville. Elle aimait les enfants de cette façon professionnelle qui n'est pas de la sentimentalité mais de la rigueur et de la présence — elle savait ce que la première enfance avait besoin pour bien démarrer et elle le donnait avec une constance que Simon trouva, dès qu'il comprit ce qu'elle faisait, admirablement concrète.



Ils parlèrent après la soutenance, dans le couloir, en attendant le vin d'honneur. Simon lui parla de sa maîtrise, de ses recherches, du voyage en Inde. Elle l'écouta sans l'interrompre, puis dit :
— Tu penses beaucoup. Est-ce que tu vis aussi ?
Simon fut un instant déstabilisé. Puis il rit.
— Je ne suis pas sûr de connaître la différence.
— C'est déjà une bonne réponse, dit-elle. Les gens qui ne font que penser ne savent pas qu'ils ne vivent pas.



Ils échangèrent des numéros. Il l'appela trois jours après. Ils se retrouvèrent dans un maquis de Treichville pour un dîner qui dura jusqu'à minuit et qui, sans qu'aucun des deux en soit conscient sur le moment, changea la direction de leurs vies.



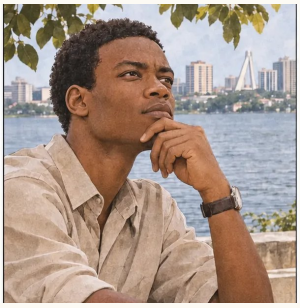
Fatoumata était différente des femmes qu'il avait connues jusqu'alors. Non pas par une supériorité quelconque — plutôt par une qualité de présence. Elle était là quand elle était là. Elle n'était pas ailleurs, dans ses pensées, dans ses préoccupations. Quand elle regardait Simon, c'est Simon qu'elle regardait — pas ce qu'il représentait, pas ce qu'il pourrait devenir, pas ce dont elle avait besoin. Lui.



Il trouva ça déconcertant au début. On n'est pas habitué à être vraiment vu.
Leur histoire se construisit avec une lenteur qui était, pour Simon, une forme d'apprentissage. Il avait tendance à intellectualiser les émotions — à analyser ce qu'il ressentait plutôt que de le ressentir. Fatoumata, patiemment et sans le sermonner, lui apprit à parfois poser les cahiers et être là. À rire sans raison. À marcher dans Treichville sans destination précise, juste pour voir la vie dans les rues.



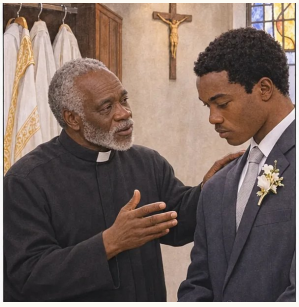
— Tu sais ce que tu cherches vraiment, dans ta philosophie ? lui demanda-t-elle un jour.
— La vérité. Le Bien. Comprendre comment vivre.
— Et tu n'as pas besoin de vivre pour comprendre comment vivre ?



La question le frappa comme une évidence soudaine qu'il avait été trop occupé à contourner.



Ils se marièrent deux ans après leur rencontre. La cérémonie eut lieu à l'église Sainte-Marie de Koumassi — pour les parents de Simon, pour la tradition, et parce que Fatoumata l'avait choisi aussi. Le père Assemien — maintenant retraité mais toujours présent pour les grandes occasions — célébra la messe avec la sobriété digne qui était sa signature.



Dans la sacristie, juste avant la cérémonie, il avait pris Simon à part.
— Tu l'aimes ?
— Oui.
— Vraiment ? Sans conditions ?
Simon pensa à la définition de Lazare. À l'amour comme pratique quotidienne, pas comme état atteint.



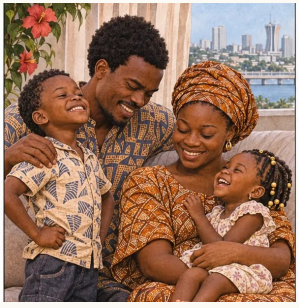
— J'apprends.
Le père Assemien hocha la tête.
— C'est la réponse d'un homme qui durera.
— □ —

Chapitre 8

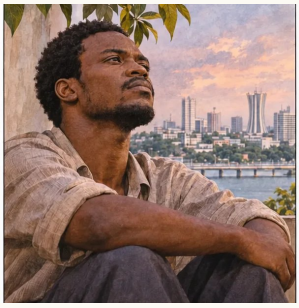
Le Grand Tiraillement



Chapitre 8
Le Grand Tiraillement
Deux mondes qui s'affrontent en un seul homme
— □ —
La vie de famille s'installa avec cette densité particulière des jeunes foyers abidjanais — pleine, intense, parfois étouffante et souvent belle.
Ils habitaient un appartement dans une résidence de Yopougon — deux chambres, un salon où les livres de Simon colonisaient progressivement toutes les surfaces disponibles, une petite terrasse qui donnait sur une cour intérieure où les enfants des voisins jouaient jusqu'à la nuit. Fatoumata continua son travail à Treichville. Simon était devenu assistant de recherche à l'université, en attendant de finir sa thèse de doctorat.



Deux enfants naquirent. D'abord Kouamé Junior — le Jean-Marc de la famille, qui porta le prénom du grand-père paternel avec une gravité sérieuse dès ses premiers jours, comme s'il était conscient du poids du nom. Puis Aya Bénédicte — petite, vive, qui ressemblait à sa grand-mère maternelle et qui dès deux ans montrait une façon de regarder le monde qui rappelait à Simon son propre regard d'enfant.



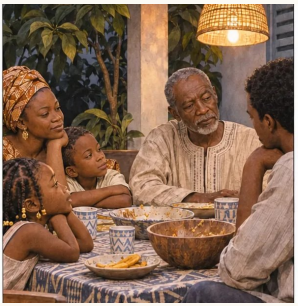
Mais sous cette vie qui se construisait, la tension intérieure de Simon grandissait.



Sa thèse le conduisait de plus en plus loin dans des territoires philosophiques et spirituels que son entourage catholique trouvait difficiles à suivre. Il lisait des textes ésotériques — non pas les charlataneries que le terme évoque souvent, mais les grandes traditions hermétiques et gnostiques qui avaient coexisté avec le christianisme pendant des siècles. Il fréquentait le cercle du professeur N'Dri Kouassi, où se retrouvaient des gens de toutes les traditions et d'aucune. Il avait des conversations avec Mamadou — son ami du collège, maintenant avocat à Abidjan, toujours musulman, avec qui le dialogue n'avait jamais cessé — qui lui ouvrait des perspectives sur l'Islam mystique que l'université avait seulement effleurées.



À la messe du dimanche, il était présent mais différemment. Sa mère le regardait parfois de l'autre côté du banc avec une expression qui mêlait l'amour et l'inquiétude — elle sentait que quelque chose avait changé dans la façon dont il participait, quelque chose de plus observateur et de moins spontané.



Son père — vieillissant, silencieux comme toujours — lui dit un dimanche soir, après le repas de famille :



— Simon, tu vas à la messe, tu fais les gestes. Mais tu n'es plus là. Où tu es ?
Simon ne sut pas quoi répondre. Il ne voulait pas mentir à son père. Il ne voulait pas non plus l'inquiéter avec des nuances philosophiques qu'il n'avait pas demandées.
— Je cherche, Papa. Mais je ne suis pas perdu.



Son père le regarda longuement.
— Quand on cherche, on doit faire attention à ne pas trouver ce qu'on ne cherchait pas.
Cette phrase, dite sans rhétorique, d'une voix de comptable tranquille, frappa Simon plus que n'importe quel argument philosophique. Fatoumata, elle, voyait tout — et ne demandait pas à comprendre tout.
— Tu es tiraillé, dit-elle un soir qu'il rentrait tard d'une session du cercle philosophique, l'air épuisé d'une façon qui n'était pas physique.



— Oui.
— Tu es tiraillé entre quoi ?
— Entre croire comme je l'ai appris et comprendre comme je pense qu'on devrait comprendre. Entre appartenir et penser librement. Entre être le fils de mes parents et être moi.



Fatoumata réfléchit.
— Ces choses sont ennemies ?
— Pas nécessairement. Mais elles ne sont pas encore réconciliées.
— Alors réconcilie-les. Mais ne te sépare pas de nous pendant que tu cherches.
Ce n'était pas un reproche. C'était une demande. Une demande de présence.
Simon comprit qu'il avait eu tendance, dans ses recherches, à s'absenter. Pas physiquement — mais intérieurement, à être dans ses pensées plutôt que dans sa vie. Et que sa vie — Fatoumata, Kouamé Junior, Aya Bénédicte, cette terrasse de Yopougon — méritait mieux que de servir de décor à une quête.



Il commença à essayer. À poser les cahiers le soir. À être là — vraiment là — dans les moments ordinaires. Le bain des enfants. Le repas partagé. La conversation sans agenda.



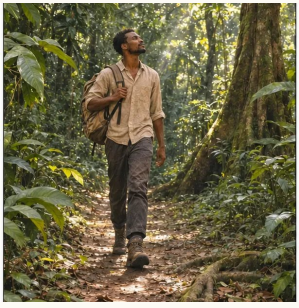
Ce fut plus difficile que n'importe quelle lecture philosophique.
Et plus formateur.
— □ —

Chapitre 9

La Clairière Intérieure



Chapitre 9
La Clairière Intérieure
Ce qu'on trouve quand on arrête de courir
— □ —
La résolution vint d'une façon que Simon n'avait pas prévue.
Il était allé seul, pendant un week-end que Fatoumata lui avait accordé avec la sagesse pratique d'une femme qui sait quand son mari a besoin de s'asseoir avec lui-même, dans la forêt classée du Banco. Il avait pris une tente, de l'eau, des biscuits et deux livres — Les Feux de la Lagune de Lazare et la Bible, son vieux exemplaire de confirmation aux pages annotées et cornées.



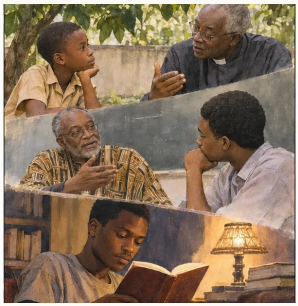
Il marcha longtemps. La forêt du Banco, à la limite nord d'Abidjan, est une anomalie merveilleuse — quelques centaines d'hectares de forêt primaire préservés à deux kilomètres des immeubles de la ville. On y entre et la ville disparaît. Pas le bruit — Abidjan se rappelle au loin. Mais la proportion change. Les arbres reprennent leur échelle réelle. L'homme retrouve la sienne.



Simon marcha jusqu'au milieu de l'après-midi, trouva un espace dégagé où la lumière passait à travers la canopée, et s'assit. Il ne lut pas. Il ne pria pas dans le sens rituel. Il s'assit simplement et laissa les pensées passer comme on laisse passer les nuages — sans les saisir, sans les chasser.
Ce qui émergea, progressivement, n'était pas une révélation mystique ni une réponse théologique. C'était plus simple et plus profond à la fois.



Il comprit qu'il avait passé des années à chercher une doctrine — un système qui rende compte de tout, qui réconcilie tout, qui réponde à toutes les questions. Et que cette recherche, en elle-même, était une forme de fuite. Parce qu'aucun système ne peut rendre compte de tout. Parce que la vie est plus grande que les doctrines qu'on invente pour la contenir.



Ce dont il avait besoin n'était pas un système. C'était une orientation.
Et cette orientation, il la connaissait depuis l'enfance — depuis les conversations avec le père Assemien, depuis les cours de Lazare, depuis les nuits à lire Les Feux de la Lagune. Depuis la plage de Pondichéry et la clairière du Banco. L'orientation vers le Bien — vers ce qui préserve la vie, la dignité, la croissance. L'orientation vers l'amour — vers la présence à l'autre sans condition.



Ce n'était pas une doctrine. C'était une pratique. Et elle n'était incompatible avec aucune tradition sincère. Ni avec le catholicisme de ses parents. Ni avec l'Islam de Mamadou. Ni avec la pensée de Bintou sur les ancêtres. Ni avec l'athéisme de Kakou Angèle. Chacun de ces chemins, vécu avec sincérité et sans prétention de dominer les autres, menait dans la même direction.



Le problème n'était jamais les chemins. Le problème était quand les gens confondaient le chemin avec la destination.
Il rentra le lendemain matin à Yopougon, arriva avant que les enfants se réveillent. Fatoumata était dans la cuisine. Elle le regarda entrer.
— Il s'est passé quelque chose.
— Quelque chose s'est posé.
— Tu vas bien ?
— Mieux que bien.



Elle lui tendit un café. Il s'assit. Dehors, dans la cour, les premières activités du quartier commençaient — une vendeuse d'attiéké qui installait son étal, des enfants déjà en uniforme, une radio quelque part qui diffusait les nouvelles du matin.
Abidjan se réveillait. Et Simon était là — vraiment là — pour la première fois depuis longtemps.
— □ —

Chapitre 10

L'Homme Responsable et le Bien Vécu



Chapitre 10
L'Homme Responsable et le Bien Vécu
La pensée qui devient chair
— □ —
Simon soutint sa thèse de doctorat deux ans plus tard.
Le titre était : « Le Bien absolu et la liberté morale — une lecture africaine contemporaine ».
Le jury — composé du professeur Ahizi, de deux philosophes venus de l'université de Bouaké et d'une éthicienne camerounaise en visite — avait déclaré à l'unanimité : « Contribution originale et rigoureuse à la philosophie morale africaine. »



Lazare était dans le public. Quand Simon sortit dans le couloir après la délibération, son ancien professeur l'attendait, les bras croisés, un sourire qui n'était pas de la fierté condescendante mais de la satisfaction d'un maître qui voit son élève le dépasser.
— Tu as dit ce que tu pensais vraiment.
— J'ai essayé.
— C'est ça, la philosophie. Pas répéter ce que les autres ont dit. Penser vraiment et le dire honnêtement.



Il devint professeur de philosophie au lycée Sainte-Marie d'Abidjan — le même lycée où Lazare lui avait ouvert les yeux. Ce n'était pas un hasard, même si personne ne l'avait planifié. C'était la façon dont les choses se transmettent : on revient là où on a reçu, pour donner à son tour.



Il enseigna Descartes, Platon, Hegel — avec la rigueur que la discipline exige. Mais il enseignait aussi, dans les marges du programme, dans les conversations après les cours, dans les exemples qu'il choisissait : il enseignait à penser. À ne pas accepter les réponses de surface. À questionner les autorités — y compris lui-même.



Ses élèves le percevaient. Certains résistaient — les jeunes qui cherchent des certitudes ne sont pas toujours prêts pour un professeur qui pose des questions. Mais d'autres accrochaient, et ces accroches donnaient des conversations qui débordaient dans les couloirs, dans les cantines, dans des lettres qu'il recevait parfois des années plus tard.



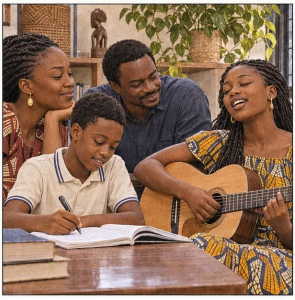
Il y avait Amani Koné — un garçon de terminale brillant et solitaire, fils d'un fonctionnaire de l'intérieur du pays, qui avait perdu sa mère à seize ans et qui portait ce deuil comme une roche dans la poitrine. Amani ne croyait en rien — non par conviction philosophique, mais par colère. Il avait prié pour sa mère et sa mère était morte. Alors Dieu était soit inexistant soit cruel.



Simon ne chercha pas à convertir Amani. Il s'assit avec lui et posa la seule question juste :
— Ta mère, elle était comment ?
Amani parla. Pendant une heure. D'une femme qu'il adorait, qui chantait le soir, qui lui préparait du riz sauce graine les jours de fête, qui lui avait dit un jour : « Mon fils, tu seras quelqu'un, mais surtout sois quelqu'un de bien. »



— Alors elle t'a transmis quelque chose, dit Simon doucement.
— Ça ne la ramène pas.
— Non. Mais ce qu'elle t'a donné, toi tu peux le continuer. Et le donner à d'autres. C'est comme ça que les gens continuent d'exister.
Amani ne répondit pas. Mais il revint le lendemain avec un peu moins de roche dans la poitrine.



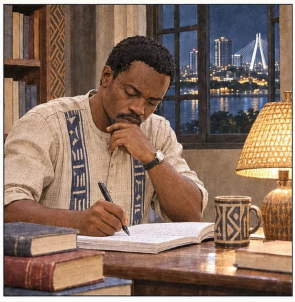
À la maison, la vie s'approfondissait aussi. Kouamé Junior grandissait — curieux, studieux, avec les questions de son père mais moins la tendance à l'abstraction. Aya Bénédicte était musicienne — elle chantait dans la chorale de l'église, ce qui ravissait les grands-parents, et elle composait aussi ses propres chants en baoulé et en français, ce qui ravissait Simon.



Fatoumata et lui traversèrent des épreuves — une période difficile où les soucis d'argent et la fatigue professionnelle avaient mis de la distance entre eux, une crise de communication qu'ils avaient mis des mois à nommer et à résoudre. Ils virent un conseiller conjugal — un homme discret qui travaillait dans une association catholique de Yopougon et qui leur donna des outils plus utiles que les théories philosophiques de Simon sur l'amour.



— Tu sais parler de l'amour, lui dit le conseiller avec une franchise douce, mais tu ne sais pas toujours l'écouter.



Simon emporta cette phrase chez lui et travailla dessus pendant longtemps.
— □ —

Chapitre 11

Le Thérapeute de l'Âme



Chapitre 11
Le Thérapeute de l'Âme
Quand la connaissance devient soin
— □ —
Le phénomène commença sans prévenir.



Des gens venaient. Pas à un cabinet — il n'en avait pas. Pas à une église — il n'était pas pasteur. À lui. Chez lui, dans son bureau de l'université, dans les maquis où il se retrouvait avec des amis. Des gens qui avaient entendu parler de lui — d'un ancien élève, d'une connaissance, par le bouche-à-oreille qui dans Abidjan circule plus vite que les réseaux sociaux — et qui venaient avec leurs questions, leurs douleurs, leurs confusions.



Il y avait des crises spirituelles — des catholiques qui ne croyaient plus mais ne savaient pas quoi faire de cette incroyance, des évangéliques qui avaient été blessés par leur communauté, des musulmans en conflit entre leur famille et leur propre chemin. Il y avait des crises existentielles — le sens de la vie, la peur de la mort, l'impression que tout ce qu'on avait construit ne valait rien. Il y avait des crises relationnelles — des couples qui ne se comprenaient plus, des parents et enfants qui ne parlaient plus la même langue.



Simon n'était pas psychologue. Il le disait clairement et orientait vers des professionnels de santé mentale quand la souffrance dépassait ce qu'il pouvait accompagner. Mais il était quelque chose que les psys ne sont pas toujours : un homme qui avait lui-même traversé les grandes questions sans en mourir, qui avait tenu compagnie au doute sans se laisser consumer, et qui pouvait donc rester assis avec quelqu'un d'autre dans son propre doute.
Il écoutait — vraiment écoutait, avec ce silence actif que Fatoumata lui avait appris plus que toute technique — et il posait les questions que ses maîtres lui avaient posées, celles qui retournent la question plutôt que d'y répondre.



Il emmenait aussi les gens marcher. La forêt du Banco pour ceux qui le pouvaient. La lagune Ebrié pour ceux qui préféraient l'eau. Les jardins du Banco ou du quartier du Plateau pour ceux qui avaient peu de temps. Quelque chose dans le mouvement et la nature débloquait ce que les mots seuls n'atteignaient pas.



Madame Digbeu Célestine — enseignante à la retraite, veuve depuis trois ans, qui avait perdu en même temps son mari et le sens de ses journées — vint le voir sur recommandation d'une ancienne élève de Simon. Elle arriva méfiante, les bras croisés, comme quelqu'un qui ne croit pas que ça servira à quelque chose mais qui n'a plus grand-chose à perdre.



Il ne chercha pas à la convaincre de quoi que ce soit. Il lui demanda de lui parler de son mari. Elle parla pendant deux heures. D'un homme qu'elle avait aimé et contre qui elle s'était souvent fâchée et qu'elle regrettait maintenant les deux — l'amour et les fâcheries — parce que les deux prouvaient qu'elle avait été là, vraiment là, dans sa vie.



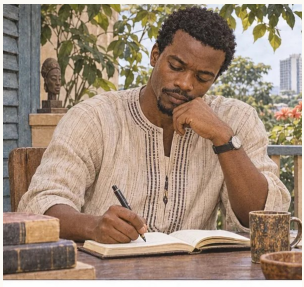
— Vous êtes toujours là, dit Simon. Pas de la même façon. Mais vous portez tout ce qui a été.
— Ça pèse lourd.
— Oui. Et ça prouve que vous avez vraiment vécu.
Madame Digbeu repartit ce jour-là sans que rien n'ait changé dans les faits de sa vie. Mais quelque chose avait changé dans la façon dont elle la regardait.



Il y eut Koffi Assouman — un homme d'affaires de quarante ans, baoulé, catholique de façade, qui avait bâti sa réussite sur des pratiques qu'il savait lui-même douteuses et qui commençait à sentir — sans le nommer — le poids moral de ces compromis. Il ne venait pas chercher l'absolution. Il venait chercher quelqu'un à qui dire la vérité.



Simon l'écouta sans juger. Puis il dit :
— Vous savez ce que vous avez fait. Vous savez aussi ce que vous voulez être. La question n'est pas comment vous justifier. C'est : qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?
Koffi Assouman resta silencieux longtemps. Puis il demanda : « Vous croyez que quelqu'un peut changer vraiment ? »



— Je crois que personne ne change du tout ou d'un coup. Je crois qu'on choisit chaque jour, dans les petites choses, qui on est en train de devenir.
Il nota dans son cahier : « Je ne guéris personne. J'accompagne les gens vers eux-mêmes. La guérison, ils la font. »



Lazare, apprenant ce que Simon faisait, lui dit lors d'un de leurs déjeuners au maquis habituel :
— Tu es devenu ce que j'espérais que tu deviendrais.
— Et c'était quoi ?
— Quelqu'un d'utile. Pas quelqu'un de célèbre ou de riche. Quelqu'un d'utile.
— □ —

Chapitre 12

La Foi Acceptée



Chapitre 12
La Foi Acceptée
Quand les autres voient enfin ce qu'on est
— □ —
La paix avec les siens vint graduellement, comme la saison sèche qui s'installe — on ne la voit pas arriver, on réalise un matin qu'elle est là.
Son père mourut d'abord, à soixante-huit ans, dans un hôpital du Plateau, d'une insuffisance cardiaque qui était venue trop vite et trop tôt. Simon fut à son chevet les dernières heures. Kouamé Étienne ne dit pas grand-chose — il n'avait jamais dit grand-chose. Mais à un moment, il prit la main de Simon et dit, d'une voix presque inaudible :



— Tu es bien. Tu as cherché et tu es bien.
Ce furent ses dernières paroles à son fils.



Simon pleura à la messe des funérailles à Sainte-Marie de Koumassi — les mêmes cloches que le jour de sa naissance, le même encens, la même lumière des vitraux. Il chanta avec la chorale dont sa mère faisait encore partie. Et dans ce chant, dans ces gestes qui étaient les siens depuis l'enfance et qui n'avaient jamais vraiment cessé de l'être, il sentit quelque chose se poser définitivement.



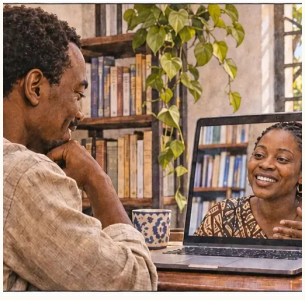
Il n'avait pas quitté l'Église. Il n'avait pas rejoint une autre. Il avait, au fil des années et des rencontres, construit une façon d'habiter sa foi qui lui appartenait — une foi qui accueillait les questions sans en avoir peur, qui respectait les autres traditions sans se dissoudre dans elles, qui cherchait le Bien et l'amour comme des pratiques quotidiennes plutôt que comme des doctrines à défendre.



Sa mère, quelques mois après le deuil, lui dit un soir — simplement, sans preamble, en épluchant des ignames dans la cuisine :
— Simon, je ne comprends pas tout ce que tu penses. Mais je vois comment tu vis. Et la façon dont tu vis, c'est ce que j'ai essayé de t'apprendre.
— Tu m'as bien appris, Maman.
— Pas moi seule.



— Non. Pas toi seule.
Mamadou, son ami du collège devenu avocat réputé, lui dit lors d'un déjeuner :
— On a eu des conversations depuis trente ans. Et tu sais ce que j'ai appris de toi ?
— Dis-moi.
— Qu'on peut avoir des convictions sans être prisonnier de ses convictions.



Bintou, la fille bété-guinéenne qui lui avait parlé d'ancêtres comme de vapeur d'eau, était maintenant chercheuse en anthropologie à l'université. Elle lui écrivit un jour : « Je cite ta thèse dans mes travaux. Tu m'as montré comment on peut parler d'Africa sans exotisme ni complexe. »



Bertin, l'évangélique fougueux du collège, était devenu pasteur — mais un pasteur différent de son père, plus ouvert, qui cherchait le dialogue inter-religieux et qui invitait parfois Simon à parler dans son église de Yopougon. Simon acceptait, et dans ces occasions, il ne cherchait pas à convaincre mais à témoigner. À dire simplement : voici mon chemin, voici ce que j'ai cherché, voici ce que j'ai trouvé — et peut-être quelque chose de cela résonne avec ce que vous cherchez aussi.



Ses enfants — Kouamé Junior maintenant lycéen, Aya Bénédicte au collège — avaient grandi dans cet espace de liberté que Simon et Fatoumata avaient essayé de créer. Ils allaient à la messe le dimanche, pas par contrainte mais parce que la famille avait décidé que c'était leur tradition et qu'une tradition se respecte. Mais ils avaient aussi appris à questionner — à demander pourquoi, à ne pas accepter les réponses de surface, à voir dans les autres traditions autre chose que des erreurs ou des menaces.



Un soir, Aya Bénédicte demanda à Simon :
— Papa, est-ce que Dieu est catholique ?
Simon sourit.
— Dieu est plus grand que toutes les religions. Les religions, c'est nous qui les avons faites pour essayer de parler de lui. Comme différentes langues pour dire la même chose.



— Mais elles disent pas exactement la même chose.
— Non. Chaque langue a des mots qui n'existent pas dans les autres. C'est pour ça qu'il faut apprendre plusieurs langues.



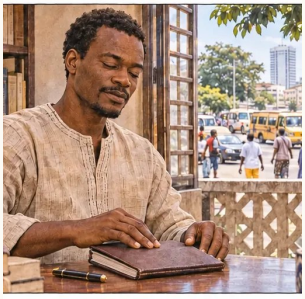
Aya réfléchit.
— Alors Dieu parle toutes les langues ?
— Je crois que oui. C'est pour ça qu'on peut lui parler dans n'importe laquelle.



Elle hocha la tête, satisfaite, et repartit à sa composition musicale.
Simon resta assis dans le silence qui suivit, dans le salon de Yopougon avec ses livres trop nombreux et sa terrasse qui donnait sur la cour vivante, et pensa à tous ceux qui lui avaient transmis quelque chose — le père Assemien, Lazare, Mamadou, Bintou, Bertin, Priya Menon à Pondichéry, le professeur Ahizi, Kakou Angèle et son athéisme généreux. Fatoumata, surtout — qui lui avait appris que la vraie philosophie se passe dans les gestes quotidiens.



Il prit un cahier — le dernier en date d'une longue série commencée au lycée — et écrivit :
« Le Bien absolu n'est pas une théorie. C'est ce qu'on fait quand personne ne regarde, pour des gens qui n'ont rien à nous donner en retour. L'amour est. Il suffit d'être là, vraiment là, pour que ça commence. »



Il referma le cahier. Dehors, la vie d'Abidjan continuait son bruit ordinaire et magnifique.



— □ —

Épilogue

Épilogue



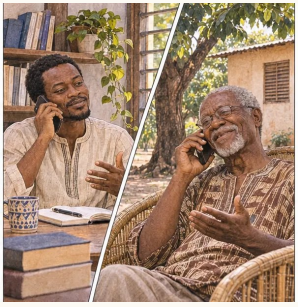
Épilogue
Ce que l'on laisse dans les mains des autres
— □ —
Koumassi existe encore.
Les ruelles ont changé — du béton a remplacé certaines façades, des restaurants et des cyber-cafés ont poussé entre les boutiques d'anciens artisans. Mais l'esprit du quartier résiste, comme tous les vieux quartiers populaires d'Abidjan — cette énergie particulière, faite de langues mêlées et de vies superposées, où la foi de l'un côtoie la tradition de l'autre et où personne n'a vraiment le temps d'être intolérant parce qu'on est trop occupé à vivre.



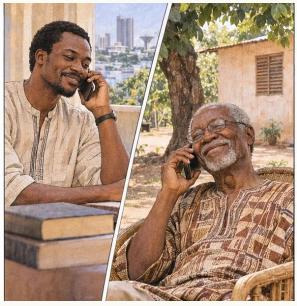
L'église Sainte-Marie sonne toujours ses cloches le matin. La mosquée du quartier diffuse l'appel à la prière. Les deux sons se superposent parfois dans un accord qui n'avait pas été planifié et qui est peut-être le plus honnête des dialogues inter-religieux.
Simon Kouamé Étienne Jean-Marc a maintenant l'âge de sa maturité — ni vieux ni jeune, à l'âge où l'on commence à mesurer ce qu'on a reçu et ce qu'on a donné.



Il enseigne toujours. Ses élèves disent de lui qu'il est « le professeur qui ne répond pas aux questions mais qui vous apprend à les poser ». Ils ne savent pas que c'est exactement ce que Lazare faisait pour lui, trente ans plus tôt, dans la même salle de classe.
Il accompagne toujours. Des gens viennent — moins qu'au début, non parce qu'il a moins à offrir, mais parce qu'il a formé d'autres personnes capables d'en accompagner d'autres. La chaîne se perpétue. C'est ainsi.
Fatoumata est là. Les enfants grandissent et posent leurs propres questions, ce qui est la meilleure preuve que quelque chose a été transmis.



Lazare, maintenant à la retraite, vit tranquillement à Dimbokro. Ils se parlent encore au téléphone. Leur dernière conversation portait — comme toujours — sur une question sans réponse définitive. Simon avait demandé : « Est-ce qu'on peut vraiment enseigner quelqu'un, ou on peut seulement créer les conditions pour que quelqu'un s'enseigne lui-même ? » Lazare avait réfléchi, puis dit : « La deuxième. Et c'est pour ça que le maître doit savoir s'effacer. »



Simon ne sait toujours pas, avec certitude absolue, si Dieu est là. Il ne sait pas si l'amour survit à la mort ou si la conscience se dissout. Il ne sait pas si le catholicisme de sa naissance était la voie ou seulement sa porte d'entrée vers quelque chose de plus vaste.
Mais il sait que le Bien est réel. Il l'a vu agir dans les vies — guérir ce que les médicaments ne guérissent pas, réparer ce que l'argent ne rachète pas, connecter ce que la politique sépare.



Il sait que l'amour tel que Lazare le définissait — sans condition, sans clause, comme une nature et non comme un contrat — est possible. Il en a été le bénéficiaire. Il essaie d'en être le passeur.



Et il sait que chercher n'est pas une faiblesse. Que le doute n'est pas l'ennemi de la foi — il en est la forme la plus honnête.
Parce que celui qui doute encore croit que la vérité existe et qu'elle mérite qu'on ne cesse jamais de marcher vers elle.



— Fin —
SIMON Kouamé Étienne Jean-Marc — L'homme du Bien absolu

À propos de l’auteur

Kagambega Ivan Maria, propriétaire de la plateforme Kimosiris, est né en 1988 à Vavoua, en Côte d’Ivoire. Informaticien de formation, il fait ses études élémentaires à Daloa et à Abidjan, puis poursuit le collège à Gagnoa et à Zuénoula. Après le baccalauréat, il revient à Abidjan pour ses études supérieures dans des grandes écoles, où il obtient une licence. Il part ensuite deux ans en Inde et y obtient des certifications en informatique. De retour en Côte d’Ivoire, il travaille comme informaticien dans plusieurs sociétés. Il quitte finalement le salariat et s’installe à son compte afin de consacrer davantage de temps à ses passions et de diversifier ses réalisations et ses domaines d’activité.